

MŒURS ET COUTUMES AMÉRICAINES

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU SUD

B IEN des fois déjà j'ai eu l'occasion d'entretenir mes lecteurs sur les mœurs et coutumes des Indiens de l'Amérique du Nord, mais je ne me souviens pas de leur avoir décrit la façon de vivre des tribus qui habitent la partie sud du nouveau continent.

Aujourd'hui, je me propose de leur faire connaître la manière d'être des sauvages habitant les rives de l'Orénoque, ce grand fleuve qui n'a de rival que l'Amazone.

Ce qui suit est la copie textuelle d'une lettre que m'adresse un docteur de mes amis, qui voyage actuellement dans ces contrées.

Deux peuplades s'y font remarquer par la singularité de leurs mœurs, de leurs usages et de leur façon de vivre : ce sont les Otomacos et les Amarizonos.

C'est chez ces tribus que j'ai vu pour la première fois des géophages ou mangeurs de terre.

Soit par goût, soit par un besoin dépravé, ces Indiens avalent une certaine quantité de matière argileuse sans que leur santé en soit altérée le moins du monde.

Cette terre se prépare en *payas*, ou boulettes qu'ils avalent à diverses reprises, soit le matin, soit le soir, soit dans le courant de la journée.

Je me hâte de dire que cette dépravation du goût n'appartient pas exclusivement à ces deux peuplades, mais qu'on la retrouve chez les Guamos et chez d'autres tribus indiennes.

La terre dont se composent ces boulettes est d'une glaise fine et onctueuse, d'un gris jaunâtre, qu'ils font cuire légèrement au feu pour lui donner quelque consistance.

Ce fait de physiologie a été remarqué aussi dans d'autres continents, et l'on sait que les nègres de la côte de Guinée mangent avec délices une terre jaunâtre appelée *caouac*. Le même usage a été signalé en Asie et dans l'archipel Malais. Les Ottomacos et Amarizonos ont encore une passion bizarre et funeste qu'il m'a été donné personnellement d'étudier, je veux parler de la poudre de *niopo*.

Ce *niopo* provient d'une espèce de mimosée pulvérisée, humectée et fermentée. Quand les graines commencent à noircir, ils les pétrissent comme une pâte, y mêlent de la farine de manioc et de la chaux fabriquée avec des coquilles, puis exposent le tout à un feu vif, où la pâte prend la forme de petits gâteaux.

Cette substance se prise comme le tabac en poudre, en tous lieux et à toute heure.

Quand un étranger entre, on la lui offre comme un gage de prévenance hospitalière. Pour ma part, je n'y ai point échappé. A peine fus-je entré dans une case d'un Amarizonos, qu'une jeune femme vint m'offrir du *niopo*, en m'invitant à me coucher par terre pour le prendre.

Vous comprenez que je refusai cette jouissance, mais les Indiens qui m'accompagnaient acceptèrent, et je restai là pour observer l'opération.

Quand on eut placé le *niopo* réduit en poudre fine sur un plat de cinq à six pouces de large, le sauvage prit ce plat d'une main, et de l'autre il

s'appliqua à la narine un os fourchu provenant d'un poulet, puis à travers cet os, il aspira ce tabac à priser de nouvelle espèce inconnue à la régie.

Sans doute afin que l'opération lui procurât des voluptés plus grandes, l'Indien s'était couché par terre et il y resta quand la poudre l'eut enivré.

La cabane dans laquelle cette scène se passait avait un aspect misérable et nu. Couverte de palmier, mais ouverte de toutes parts, elle laissait voir le hamac de rigueur suspendu au toit.

Des flèches empoisonnées étaient appendues à un poteau, et une mère donnait des soins à son enfant, pendant qu'une vieille femme pilait dans un coin des fruits du palmier moriche.

Le *niopo*, autant qu'il m'a été permis de l'étudier, est sans doute un spasmodique et un soporifique. Cependant, je dois dire que ce n'est pas toujours ainsi qu'il agit. Il excite parfois les Indiens à un tel point, que leur ivresse dure pendant plusieurs jours.

Alors ils se déchirent et s'entretuent, et souvent dans leur pays, à la suite de ces rixes, on voit des

Elle est fille d'un sorcier *piarva* et elle a bien souvent aidé son père à en préparer.

Justement la femme du nègre rentrait en ce moment-là. Elle proposa à Crevaux de lui montrer la plante d'où l'on extrayait le poison.

—Il en existe, affirmait-elle, dans la colline boisée qui avoisine notre case.

Crevaux lui fit cadeau d'un collier de corail rouge et acheva ainsi de la décider à livrer son secret sans scrupule de conscience.

Ils partirent donc ensemble et ne tardèrent pas à rencontrer un *strychnos*, dont les feuilles et les jeunes rameaux étaient couverts d'une forêt de poils roux.

D'après elle, on râpe l'écorce de la liane en question ; on la fait bouillir dans l'eau pendant plusieurs heures ; on passe sur un filtre très fin et on concentre le liquide filtré en consistance de mélasse. On obtient ainsi un extrait noir que l'on enferme dans des gourdes. On y trempe l'extrémité des flèches à une ou plusieurs reprises, suivant la quantité de poison que l'on veut y fixer.

Cet extrait sèche rapidement dans ces gourdes, ajoutait la fille du sorcier, et prend alors une consistance et une cassure résineuse. D'un autre côté, j'ai rencontré dernièrement un voyageur digne de foi qui a visité les Indiens Maquiripures, et qui assure les avoir vus fabriquer le curare avec une liane appelée *mabacoure*, dont la fleur est à moitié verte.

—Ils y font entrer, m'a-t-il dit, de grosses fourmis noires appelées *veinte cuatro* (vingt-quatre) dont il m'a montré des échantillons, et qui ressemblent beaucoup aux fourmis-manioc.

Grâce à la complaisance d'un *piar*, mon confrère en médecine, de la tribu des Indiens Pouinaves, j'ai pu, l'autre jour, assister à la fête célébrée pour la fabrication du mystérieux poison. Quelques bouteilles de rhum de traite m'avaient valu cette précieuse amitié.

Les *juvias* sont les fruits de la liane qui sert ici à faire le curare et que j'ai parfaitement reconnue pour être le *bertholletia*.

Quand j'arrivai sur le lieu de la cérémonie, la fête était déjà commencée et une orgie complète avait été le signal de l'homicide fabrication. Les indigènes, en proie aux fumées de l'alcool, se livraient à des danses macabres indescriptibles. Quand cette ivresse furieuse se fut un peu dissipée, les Pouinaves disposèrent de grandes chaudières pour la cuisson du suc écumeux.

J'ai pu m'assurer que le poison n'est ni dans les feuilles ni dans les fruits de la plante, mais dans l'aubier. Les opérateurs se mirent à racler la liane, et l'écorce enlevée fut réduite en filaments très minces sur une pierre à broyer.

Le suc vénéneux étant jaune, toute la masse filandreuse prit la même couleur.

Une infusion à froid, puis une concentration par vaporisation suffirent pour obtenir ce poison terrible dont on ne connaît pas encore l'antidote.

Je n'ai pas le temps de vous donner aujourd'hui le détail des fêtes des *juvias*, mais je dois vous dire un mot de mes confrères les *piars*, qui ne ressemblent en rien aux médecins-sorciers que j'ai vus dans l'Amérique.

Ces confrères en Hippocrate s'appellent, suivant les tribus *piar*, *piei* ou *piaches*. Ce sont des espèces de sorciers et de médecins, qui prétendent avoir le don de guérir les malades et de conjurer les esprits



Alors ils se déchirent et s'entretuent.—Page 349, col. 2.

cadavres flotter sur la rivière.

Je viens de vous parler, cher ami, de flèches empoisonnées. Je suis allé à San-Fernando où les Indiens préparent le fameux *curare*, avec l'espoir de pouvoir assister à la fabrication du terrible poison.

Vous savez que les savants sont peu d'accord sur la matière qui le produit. Est-ce, comme l'affirme d'Orbigny, la liane appelée *bertholletia*, ou bien, suivant le dire de mon regretté collègue, le Dr Crevaux, est-ce la *strychnos toxifera* de Shomburk ?

Je me suis souvenu que le malheureux voyageur m'a raconté que, justement aux environs des chutes de Maipure, il rencontra un nègre fugitif du Brésil, nommé Silvestre, qui était venu s'établir sur les rives de l'Orénoque, comme passeur. Le hasard voulut qu'il parlât du *curare*.

—Ma femme le connaît bien, répondit le noir.